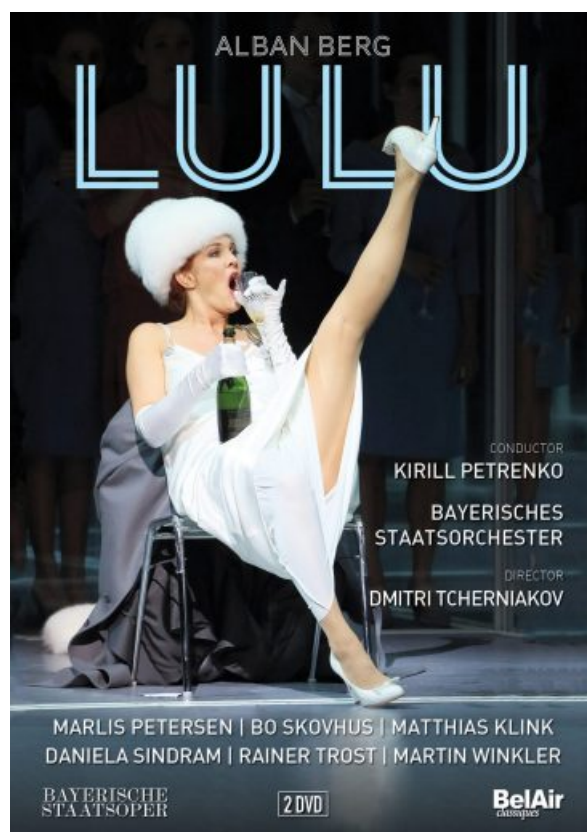


DVD, compte rendu critique. LULU de BERG. Tcherniakov, Petrenko (Munich, mai 2015 – 1 dvd BelAir classiques).

DVD, compte rendu critique. LULU de BERG. Tcherniakov, Petrenko (Munich, mai 2015 – 1 dvd BelAir classiques). Dmitri Tcherniakov et Kirill Petrenko : l'affiche est prometteuse. D'autant qu'en 2015, le talent du metteur en scène russe en encore réelle et intact, pas encore embrouillé dans de pseudo options théâtrales décapantes mais défigurantes. Voir ses récents Don Giovanni puis Carmen à Aix : deux ratages complet sur le plan du temps musical et de la cohérence visuelle. Quand Berg en 1935

s'intéresse au mythe de Lulu (après le film de Papst de 1929 où se fixe la figure inoubliable de Louise Brooks) selon le texte de Wedekind de 1913, il en découle un opéra inachevé (les 3 actes seront restitués en continuité par Boulez en 1979) ; incomplet mais totalement fascinant, par son étrangeté même, et un univers onirique, cauchemardesque, surréaliste et pourtant d'une exceptionnelle justesse dans le portrait qu'il brosse des individus et de l'âme humaine en général.



BERG version Tcherniakov :

une Lulu plus théâtrale et labyrinthique que vocale et lyrique

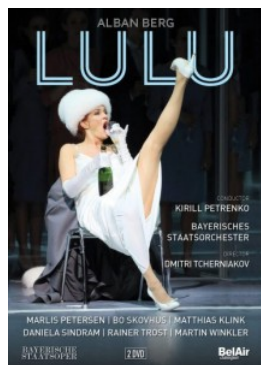
Berg s'ouvre aux multiples perspectives que présente le texte originel : obsession sexuelles, manipulation, séduction sadique donc emprise masochiste, faux semblants, ... le tous dans un cadre circassien, où la référence au cirque et la femme, créature centrale de l'action, présentée comme une bête sidérante, fascinante, détestable, renvoie au théâtre du monde en général, la scène comme synthèse de la société, et les relations qui s'y déroulent, miroirs de notre propre turpitude ordinaire. Au demeurant, Lulu, femme animal, vénale et bourreau avant d'être immolée à son tour, est un clown fantastique et dérisoire, la semblable des figures peintes par Toulouse-Lautrec, mi allégories humaines, mi prostituées, attachées au service d'un puissant.

Tcherniakov prend l'histoire à la lettre, comme celle d'une descente aux enfers. Au centre de sa vision étouffante mais révélatrice, – théâtre clinique détaillé au scalpel, un palais des miroirs, – comme dans un parc forain, où l'illusion et les reflets démultipliés perdent chacun des individus qui s'y trouvent. Qui s'y rencontrent et s'aimantent en une sexualité qui ne peut être que sauvage, destructrice. Ici règne l'intérêt, la manipulation, la domination... donc l'inhumanité. Tcherniakov depuis l'admirable (et première mise en scène lyrique, du moins l'une de ses premières que nous ayons vues... et appréciées), Eugène Onéguine, souligne ce qui isole, désocialise, déstructure chaque individu. Onéguine comme Tatiana, dans leur solitude impuissante, étaient des décalés, non intégrés, des erreurs sociales, vouées au malheur. Ainsi pour Tcherniakov, Lulu étant un fantasme, une ombre en représentation, n'ayant une consistance que dans la projection fantasmatique qu'elle suscite chez chacune de ses victimes voyeuses (hommes ou femmes), surgit comme une idée incarnée et non pas une héroïne à proprement parler. Tous se frottent à leur idôle, en pure perte, vainement, cherchant à vaincre un

mal qui les concernent intimement, et qui les rongent de l'intérieur. Dans ce théâtre où la raison est cruellement absente, perce la vacuité tragique et violente d'existences dénués de conscience : chacun n'analysant rien de l'autre ou de sa vie propre, demeure la proie de ses pulsions les plus primaires : puissance, sexe, domination. Ainsi face à Lulu séductrice, prédatrice, manipulatrice meurent ceux qui ne l'ont pas bien comprise : le peintre, le docteur Schön... le fils de ce dernier Alwa, complètement sacrifié à ce rituel collectif de prédation. En réalité ce que la musique nous donne à écouter et à voir, c'est le théâtre de l'inhumanité dévoilée. Berg désigne en l'homme sa part diabolique, perverse, maudite où défile un bestiaire d'êtres ignobles. Dans ce défilé abject, se détache le profil de la Geschwitz, – une décalée elle aussi, totalement hypnotisée par Lulu... mais à l'inverse de beaucoup de production, plutôt jeune (très juste Daniela Sindram; pour elle, la dernière étreinte avec Lulu). Dans ce palais de verre, - miroirs des obscénités et des voyeurs, Tcherniakov rétablit la place du théâtre à l'opéra, soulignant tout ce qu'a de glaçant et de terrifiant, chaque situation dans le rapport entre les êtres. Tout converge en définitive vers le cynisme saisissant du III^e acte, où la figure de Lulu, totalement déshumanisée, comme dévitalisée de toute substance humaine, erre et se place comme absente à elle-même, poupée pantin, qui se prostitue et meurt sous les coups de lame de Jack l'Eventreur : la scène s'inscrit entre réalité, fantasme, cauchemar. Une descente aux enfers. Mais ici comme à son habitude, Tcherniakov réécrit la fin et c'est Lulu elle même qui se plante le couteau, décidant elle même de l'heure et des conditions de sa mort.

Au théâtre glaçant de Tcherniakov, Kirill Petrenko dessine, cisèle une partition en teintes millimétrées, vrai travail de chambrisme intérieur dont le volume idéalement nuancé et mesuré rétablit le chant introspectif de Lulu. La direction captive d'un bout à l'autre par son sens du détail, des atmosphères, vrai labyrinthe et mosaïque de sons mêlés, formant un tissu scintillant qui garde cependant son mystère.

Sur scène, le cast joue le jeu du théâtre. Tous les seconds rôles s'incarnent avec justesse : Christian Rieger (Medizinalrat, Bankier, Professor) Heike Grötzinger, Christof Stephinger, Rachael Wilson (Gymnasiast, Groom), mais aussi l'ex ténor mozartien en vue, Rainer Trost (le peintre, le nègre) comme l'Alwa de Matthias Klink, figure convaincante elle aussi, même si l'artiste est plus acteur que chanteur. Avec Bo Skhovus, les limites comme les qualités de cette production, se précisent nettement : l'acteur est présent, indiscutablement, mais le chanteur heurte les oreilles, la faute à une voix usée, parfois totalement absente. La question est donc : chez Berg, qu'est ce qui prime, chant ou théâtre ? ... Les deux, nous sommes bien d'accord. Son Schön bouillonne d'humanité et de sentiments explicites (quand ses prédécesseurs préféraient la pose glaciale et distante). Plus créature et bête sexuée que jeune femme attachante, **la Lulu de Marlis Petersen** affirme une évidente compréhension du personnage, avec d'autant plus de conviction que la soprano rétablit à égale importance, le chant et le jeu théâtral. Elle a de toute évidence répondu au travail de Tcherniakov qui manifestement préfère le jeu dramatique aux possibilités de la colorature. Donc la scène plutôt que l'ivresse sonore : pas surprenant de la part d'un metteur en scène et homme de théâtre. Pourtant la voix présente de nettes distorsions surtout dans la dernière partie – où la chanteuse doit autant parler, jouer que chanter. La soliste n'a pas la finesse du chef et c'est bien dommage. Pas sûr dans ce cas que Petersen égale l'intelligence crédible et le trouble persistant de ses consoeurs plus lointaines (Stratas ou Schaefer...), ou de la plus récente Petibon, vraie incarnation entre chant et théâtre.



DVD, compte rendu critique. BERG (1885-1935) : LULU. Munich, Bayerische Staatsoper, mai 2015 (2 DVD BelAir classiques). Opéra en trois actes, livret du compositeur d'après Frank Wedekind. Dmitri Tcherniakov, mis en scène. Marlis Petersen (Lulu) ; Daniela Sindram (Gräfin Geschwitz) ; Rachael Wilson (Ein Gymnasiast, Ein Groom...) ; Christian Rieger (Professor) ; Rainer

Trost (Der Maler, Ein Neger) ; Bo Skovhus (Dr. Schön, Jack the Ripper) ; Matthias Klink (Alwa) ; Martin Winkler (ein Tierbändiger, ...) ; Pavlo Hunka (Schigolch) ; Wolfgang Ablinger-Sperrhacke (Der Prinz, Der Kammerdiener, Der Marquis)... Bayerische Staatsorchester / Orchestre de l'Opéra d'État de Bavière. Kirill Petrenko, direction.

CD, annonce. MARIN MARAIS par Jay BERNFELD, Fuoco e Cenere (1 cd Paraty, à paraître le 29 septembre 2017). VIOLE ENCHANTERESSE



CD, annonce. MARIN MARAIS
par Jay BERNFELD, Fuoco e
Cenere (1 cd Paraty, à
paraître le 29 septembre
2017). VIOLE ENCHANTERESSE.

Si l'on parle du piano de Chopin, on évoque plus rarement la viole de gambe de Marin Marais (1656-1728) qui en était au XVII^e, le virtuose en titre. Il y eut certes le film « Tous les matins du monde » (film

signé en 1991 Alain Corneau, d'après le roman de Pascal Quignard publié la même année), mais la personnalité et le profil sonore du compositeur parisien se sont tus presque immédiatement après un succès cinématographique et planétaire retentissant.

Aujourd'hui, chez l'éditeur PARATY, le gambiste Jay Bernfeld ressuscite le chant enivré, nostalgique, sincère de Marin Marais, comptant sur son instrument, la viole de gambe dont il fait ici, un ambassadeur à la vibrante vérité. Jay Bernfeld connaît d'autant mieux la musique de Marais qu'il l'a pratiquée depuis bientôt quarante ans. Pour le fondateur de l'ensemble Fuoco e Cenere dont les membres se joignent à lui, dans ce voyage à la fois épuré, essentiel, d'une insondable richesse, c'est un retour aux sources ; d'autant plus marquant que le collectif sur instruments anciens n'a cessé depuis plusieurs années de diversifier ses programmes, osant souvent des dispositifs inédits.

Dans ce nouvel album, deux gambistes dialoguent et se retrouvent à travers les siècles, grâce au chant d'un instrument roi, que chacun à son époque a su faire vibrer comme peu. Le nouvel album discographique à paraître le 29 septembre 2017, comprend 3 cycles musicaux parmi les plus inspirés de Marais : les Suites en Ré majeur et en Sol mineur (issus respectivement des Livres III et V – 1711 et 1725),

puis, surtout la libre syntaxe d'une frappante imagination et d'un rare feu intérieur des fameuses Folies d'Espagne (Livre II de 1701).

Outre l'énergie incroyable et la flamme des passions de l'âme que distille une musique franche et essentielle, Jay Bernfel a aussi à cœur d'évoquer de Marais, l'instrumentiste virtuose, remarqué et encouragé par Sainte-Colombe, le compositeur « mondain » comblé par le pouvoir (Louis XIV), l'habitant du quartier Mouffetard, surtout le créateur qui dans ses Livre de Pièces de viole n' a cessé d'exprimer sa conception très originale et puissante d'un idéal musical, ainsi développé, approfondi, et comme ciselé simultanément à sa carrière de courtisan et son oeuvre de compositeur d'opéras. Le sujet de l'album n'est pas seulement un formidable portrait de Marin Marais, c'est aussi une immersion puissante dans une écriture flamboyante qui a su atteindre jusqu'au dépouillement le plus authentique : fulgurance de la passion, profondeur de l'ascèse... en somme, une musique au diapason de l'intériorité et de l'éloquence. Dans ce voyage singulier, Jay Bernfeld est accompagné par Ronald Martin Alonso (viole de gambe 2), André Henrich (théorbe), Bertrand Cuiller (clavecin). Prochaine critique développée le 29 septembre, date de la parution du disque : « MARIN MARAIS : Folies d'Espagne » par Jay Bernfeld / Fuoco e Cenere (1 cd PARATY).

CD événement, annonce. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne. Fuoco e Cenere / Jay Bernfeld, viole de gambe et direction (1 cd Paraty – parution annoncée le 29 septembre 2017). Enregistré en juin 2016 en l'église de Lassay-sur-Croisne.



Jay Bernfeld et sa viole magique (© Uit Bé Studio)

Livres, événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (éditions Assouline)

Livres, événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (éditions Assouline).

Pour les 40 ans de la mort de la diva des divas (16 septembre 1977), les Editions Assouline édite un somptueux beau-livre, qui marque par la qualité des photos et leur contextualisation éditorialisée, avec entre



autres, une préface et une introduction du chef français Georges Prêtre, qui fut son maestro d'élection et qui témoigne surtout de la troublante interprète qui était une amie proche, une complice artistique à la désarmante vérité (avant-propos / foreword copieux et passionnant)... En grand format, – explicité par des textes en anglais), voici donc le mythe Callas qui se dévoile devant l'objectif, souvent celui de photographes renommés car la diva fut aussi une icône glamour et people des plus ensorcelantes, arborant taille de mannequin et tenues de grand couturiers (dont l'âge d'or serait les prises réalisées à Paris en 1965)... Evidemment, tout cela est le produit de scénarisations et de mises en scènes parfaitement travaillées, révélant que dans les années 1950 et 1960 principalement, l'artiste à la gloire planétaire, savait soigner et gérer son image. Le fait que l'immense artiste ait été une très belle femme, au port de souveraine (au prix d'une métamorphose

corporelle réalisée au début des années 1950, qui elle aussi demeure fascinante), nourrit évidemment son mythe aujourd'hui. Diva rayonnante et captivante grâce à ses incarnations légendaires de Tosca, Norma (Paris, juin 1964), Traviata (Dallas, 1958) – Puccini, Bellini, Verdi... trilogie sacrée pour elle, Maria Callas nous guide aussi dans ses instants que les médias adulent et sacralisent : rencontres avec les politiques et les grandes figures de ce monde : Callas et Kennedy... ; Callas et Marilyn, Callas et Elisabeth Taylor (1968)..., avec Claude Pompidou à l'Opéra Garnier (1970)...

MARIA, la classe callassienne

la Voix du siècle était une femme royale, amoureuse, élégante, une icône des années 1950 et 1960...

11 « entrées » thématiques tentent d'éclaircir le mythe callassien, à son essor dans les années 1950 et 1960, avant le dernier récital de 1973/1974 (sujet d'un non moins captivant livre [édité par L'Archipel : MARIA CALLAS, l'ultime récital](#)



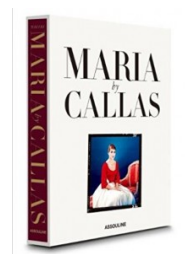
rédigé par son pianiste accompagnateur Robert Sutherland, livre CLIC de classiquenews de septembre 2017).

Ce qui frappe et que le grand format de ce livre somptueux souligne, c'est malgré la préparation qui soustend chaque prise photographique et chaque gestuelle, la profondeur et la sincérité de la femme : une intensité brûlante qui savait aiguillonner l'objectif comme la fabuleuse chanteuse et actrice chantait sur la scène. Femme amoureuse (avec Onassis), diva adulée, icône au port royal... la Callas avait tout pour elle, y compris un destin tragique qui a renforcé encore son incroyable trajectoire. Le beau-livre édité par Assouline s'autorise aussi une intériorité révélée, comme une confidence énoncée par Maria elle-même : chaque chapitre et entrée thématique est introduite par les propres mots de Callas « by her own words », textes que la Divina a écrit au moment concerné...



On a particulièrement apprécié la partie dédiée à la Callas actrice : celle qui sans chanter face à la caméra, a incarné Médée pour Pasolini (un autre frère artistique), en Turquie en 1969. Davantage qu'un beau livre d'images, le livre édité par Assouline est aussi un certain regard sur la vie de la diva ; regard plus intime que renforce encore le témoignage du chef français Georges Prêtre déjà cité (partenaire et ami de ses heures glorieuses à Paris au début des années 1960), ou de sa meilleure amie, Nadia Stancioff, sa meilleure amie, qui participe ainsi pour la première fois à l'édition d'un ouvrage grand format sur l'artiste. Les entrées thématiques sont conçus par l'auteur Tom Volf qui pour les 40 ans de Maria Callas, a réuni nombre de matériel inédit et aussi le témoignages des proches de la diva, encore en vie au début du XXIè... Textes et photos captivantes. Livre événement, incontournable pour les 40 ans de Maria Callas. CLIC de classiquenews de septembre 2017.

LIVRE événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (Editions Assouline). Textes en anglais. 260 pages, 150 illustrations – coup de coeur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS : CLIC de classiquenews de septembre 2017. Plus d'infos sur le site des Éditions Assouline : www.assouline.com .



**CD, compte-rendu, critique.
WILLIAM BYRD : Virginals &
Consorts / SKIP SEMPÉ,
Capriccio Stravagante (1 cd
Paradizo, PA 0015)**

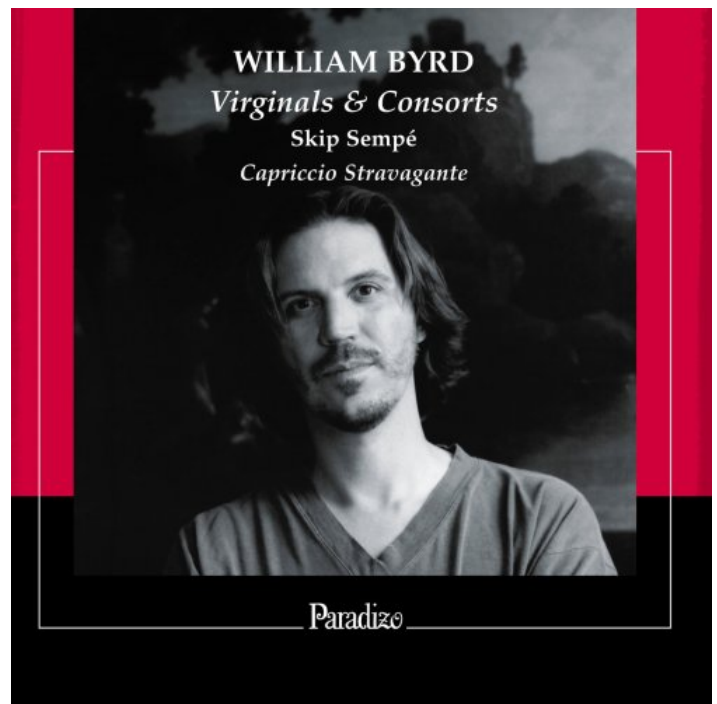
CD, compte-rendu, critique.

WILLIAM BYRD : Virginals & Consorts / SKIP SEMPÉ, Capriccio Stravagante (1 cd Paradizo, PA 0015).

Alors qu'il s'apprête à ravir les auditeurs parisiens grâce au [festival de musique baroque « TERPSICHORE », 15 sept – 12 oct 2017-](#), nouvel événement de musique ancienne et baroque dans la Capitale française (un manque enfin comblé), le

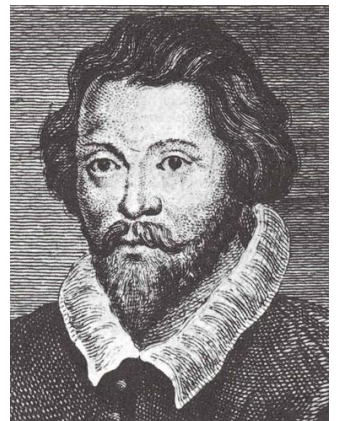
claveciniste **Skip Sempé** rend un hommage particulièrement affiné, techniquement, esthétiquement, en l'honneur de son prédécesseur du XVII^e, **William Byrd (1539 – 1623)**, lui-même, souverain du clavier. Il s'agit d'une bande enregistrée en 1997, il y a 20 ans, mais dans une version remastérisée, elle restitue mieux qu'hier, la séduction singulière d'un compositeur, claveciniste d'une qualité supérieure, maître entre Renaissance et premier Baroque. Aborder la musique de consorts de Byrd pose évidemment la question du geste interprétatif, et entre autres de la résolution des ornements, des « agréments » ou des diminutions : à l'interprète, le choix d'opter pour tel ou tel accent, nuance, tour technique... propre à préserver la profonde et ineffable poésie du vivant, léguée par Byrd dans ses partitions.

Intercalés brillamment avec plusieurs Pavanés et Gaillardes (associées en duos réguliers), nerveuses, étincelantes, – magnifiquement choisies pour créer une dramaturgie du mouvement et de l'énergie (à la façon d'une suite de danses, comme en France), de nombreux épisodes musicaux structurent un programme qui retient l'attention par sa diversité et sa grande cohérence. Le cycle ainsi joué par Capriccio Stravagante, célèbre le génie du compositeur britannique **William Byrd**, prince de l'effusion suggestive voire



énigmatique propre à l'extase et cette capacité à l'émerveillement nostalgique de l'Angleterre du XVII^e. Les instrumentistes suivent habilement le claveciniste et directeur musical de l'ensemble dans un souci régénérateur de liberté et d'invention, car Byrd ici fascine dans un jeu virtuose et multiple, proche de la manière italienne contemporaine. La musique céleste (*heavenly noise*) est ainsi produite par ce jeu à la fois vivant et harmonique, lié à la capacité d'écoute et le désir de fusion collectif ; à cela s'ajoute, l'intention du relief individuel, et cette caractérisation qui permet à chaque session, d'exprimer intentions et sentiments en une sonorité chatoyante, heureusement réverbérée.

Le consort de violes (6) joue en dialogues sensuels parfois extatiques avec le groupe des flûtes (recorders) d'un même effectif, en miroir... Aux deux danses invoquées et donc subtilement récurrentes (les gaillardes sont remarquablement ciselées par le clavecin soliste de Skip Sempé), l'auditeur goûte ce festin charnel, sensuel et céleste de mélodies probablement tubes à l'époque de Byrd et références très identifiables alors (*The Queen's Alman*, *The Leaves be green*, *The Carman's Whistle*, *A Fancie*, sans omettre la dernière Pavane « *Belle qui tiens ma vie* »...)



soit tout un monde sonore qui murmure, bouillonne, s'enivre et enchante, à la fois nostalgique et extraverti. Le génie de Byrd, « l'un des plus grands parmi les maîtres négligés » (Skip Sempé) ne pouvait trouver meilleur témoignage. Superbe programme. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017**, pour cette réédition révélatrice.



Cd, critique. WILLIAM BYRD : Virginals & Consorts. SKip Sempé et Capriccio Stravagante. 1 cd Paradizio PA 0015 – 1h13 – enregistré en 1997 (remastérisé en 2017) – CLIC de classiquenews de septembre 2017

Programme :

- 1 Fantazia à 6, T. 389
- 2 Pavan & Galliard, MB 32 « Kinbourough Good » : I.
- 3 Pavan & Galliard, MB 32 « Kinbourough Good » : II. Galliard
- 4 The Queen's Alman – Hugh Ashton's Ground (MB 20)
- 5 Pavan and galliard à 6 : I.
- 6 Pavan and galliard à 6 : II. Galliard
- 7 Pavane « Mille Regretz »
- 8 Pavan and Galliard, MB 14 : I.
- 9 Pavan and Galliard, MB 14 : II. Galliard
- 10 Browning (The Leaves be Green)
- 11 Pavan a 5
- 12 The Carman's Whistle, MB 36
- 13 The Irish March, MB 94
- 14 My Lord of Oxenfords Maske
- 15 Pavan, MB 17
- 16 A Fancie, MB 25
- 17 Praeludium & Ground
- 18 Pavan & Galliard, MB 60 « Ph. Tregian », : I.
- 19 Pavan & Galliard, MB 60 « Ph. Tregian », : II. Galliard
- 20 Belle qui tiens ma vie, MB 21 « French Corantos » : I.
Pavan

Skip Sempé, clavecin / harpsichord
Capriccio Stravagante

LIRE aussi notre présentation du **festival TERPSICHORE à PARIS,**
du 15 sept au 12 oct 2017

<http://www.classiquenews.com/paris-baroque-festival-terpsichore-15-septembre-12-octobre-2017/>

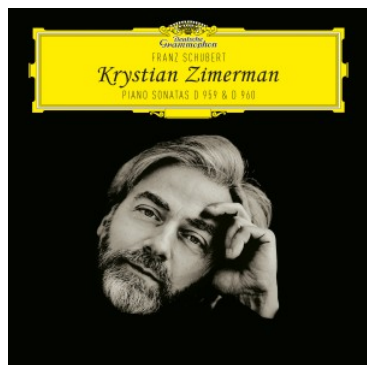
Le 28 septembre, concert William Byrd : Consorts privés et publics au Temple de Pentemont

CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano.

CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano. On attendait beaucoup de ces deux Sonates de Schubert par le pianiste polonais né en 1956. Ce disque marque le retour au studio de l'interprète dont la sécheresse et la dureté du toucher surprend cependant et fait rupture avec ses précédents enregistrements. Le Chopinien semble avoir perdu tout le charme suggestif qui faisait l'intérêt de ses gravures dédiées à Chopin, – lectures fondatrices de sa « légende »... Le très beau portrait de couverture tendrait à nous présenter l'artiste tel une icône vénérable, pilier très sûr et fiable du clavier actuel. Hélas l'écoute du présent cd n'apporte pas cette gratification auditive et avouons notre grande déception. Dans ce court récital schubertien donc, enregistré au Japon en janvier 2016, la première Sonate (D959) est non seulement sans chair et sans véritable vision architecturée, mais les contre-champs et l'intériorité souterraine si chantante... restent trop absents, voire édulcorés. La D 960, certes plus séduisante musicalement, relève



légèrement le niveau. le pianiste sexagénaire reste trop poli, trop respectueux face au massif miroitant, si poétique de l'âme schubertienne, cette *sehnsucht* qui reste décidément inatteignable pour le pianiste timoré. Zimerman n'exprime aucune profondeur funèbre, de celle que ses confrères aiment à se parer, car il est dit que les deux Sonates ont été composées dans la conscience de la mort, – Franz s'éteignant quelques semaines après leur finalisation. Or, Zimerman à l'inverse les réinscrit dans la vitalité, la pulsion active, celle d'un homme encore très valide, capable de rejoindre à pied, Eisenacht pour y fleurir la tombe de son modèle, Joseph Haydn, – preuve que Schubert fut fauché par un mal foudroyant, donc encore plein d'idées et de projets musicaux (l'hygiène à Vienne devait être catastrophique). Schubert avait-il conscience de sa propre mort quand il composa la Sonate ? Nul ne le saura jamais... mais la profondeur et la justesse poétique qui s'en dégagent, l'inscrivent dans une pudeur grave, en rien artificielle. Hélas, en parlant d'un compositeur timide et pacifiste, le pianiste en fait une figure diluée, sans nerf, dont le relief et les nuances sont lissés au risque d'une atténuation dangereuse. Tout en reconnaissant et soulignant la pensée révolutionnaire des mouvements lents (surtout l'Andantino de la D 959), – d'une tristesse et d'une résignation totales, Zimerman n'atteint pas à cette capitulation sereine, cette gravité tendre dont Schubert détient le secret. La réitération des thèmes, les reprises, le goût annoncé des respirations... tout cela retombe à plat. Il faut bien reconnaître qu'ici, demeurent toujours aussi impériaux et plus fascinants Alfred Brendel et Mitsuko Uchida, sans omettre en France, l'excellent et plus récent Philippe Cassard.



En fin de notice, l'interprète parle d'un enregistrement réalisé en 32Bits (une première pour DG?), d'un clavier de sa fabrication qui préserve le volume chantant de chaque impact sur les cordes pour ne pas que son Schubert sonne comme du Prokofiev (- merci pour ce dernier !), dans la salle de Kashiwazaki dont l'auditorium offre une acoustique remarquable... on veut bien le croire, mais toutes ces déclarations esthétiques et conceptuelles demeurent promesses sur le papier, et lettres mortes à l'écoute de cet album plutôt fade.

Dans ce Schubert façon Zimerman, rien de nouveau. Il ne s'y passe pas grand chose. Le résultat est décevant.

CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano. Enregistré au Japon, janvier 2016 – 1 cd Deutsche Grammophon 00289 479 7588.

MIRANDA, d'après PURCELL et SHAKESPEARE

PARIS, Opéra-Comique. MIRANDA d'après Purcell. 25 sept > 5 octobre 2017. Katie Mitchell, éblouissante conceptrice de *Written on skin*, met en scène un spectacle inédit, assemblant, combinant, confrontant plusieurs pièces dramatiques et lyrique d'Henry Purcell. La trame s'inspire de *The Tempest* de Shakespeare. On y retrouve les rôles emblématiques de l'intrigue dramatique et amoureuse shakespearienne : Prospero, Ferdinand, Caliban...

Purcell, Shakespeare... pour une Tempête réactualisée



En Angleterre, une famille se rassemble pour les funérailles de Miranda (chantée par Kate Lindsey). La défunte suscite à l'inverse, un cycle de souvenirs qui mêlent définitivement passé et présent, fantasme et réalité, en un jeu labyrinthique

troublant, qui convoque sur la scène le théâtre magique et fantastique propre au grand William Shakespeare. Katie Mitchel prend soin d'actualiser son propos et la forme du spectacle, en inscrivant la représentation dans l'Angleterre d'aujourd'hui, même si le thème obsessionnel de la mort, dont elle tisse une étoffe furieusement, viscéralement poétique, à la fois tragique et énigmatique, assure la grande cohérence de l'intrigue. Purcell lui-même fut traversé par le tragique de la mort, comme hanté par sa propre et inéluctable fin. La partition recrée pour l'occasion assemble plusieurs ouvrages de Purcell, destinés aux théâtres londoniens de la fin du XVII^e. La distribution réunit de très solides chanteurs dont le baryton Marc Mauillon (le Pasteur).

MIRANDA, d'après Purcell et Shakespeare

Pygmalion, R. Pichon / Katie Mitchell

6 représentations

Du 25 septembre au 5 octobre 2017

[Réservez](#)

<http://www.opera-comique.com/fr/saisons/saison-2017/miranda>

KEIN LICHT de Philippe Manoury, création française

Strasbourg, Paris. **KEIN LICHT** de **PHILIPPE MANOURY**, les 22 sept, 18 oct 2017. Opéra préapocalyptique, Pénombre annonciatrice ... A 65 ans, Philippe Manoury dont nous avons beaucoup apprécié son opéra « K » (2001), poétique, efficace, tout en grisaille colorée, en nuances orchestrales d'un rare raffinement (avec un sentiment d'étuve sonore), présente en 2017, son nouvel opéra, engagé, mordant, ...inspiré par la catastrophe nucléaire de Fukushima (2011). Créé en avant-première à la Ruhrtriennale le 25 août dernier, **KEIN LICHT** occupe l'affiche de l'Opéra national du Rhin ce 22 septembre 2017 (à Strasbourg, Manoury avait précédemment créé son ouvrage lyrique antérieur *La nuit de Gutenberg*, 2011), puis occupera la scène de l'Opéra-Comique le 18 octobre suivant.



Opéra préapocalyptique, Pénombre annonciatrice ...

En réalité c'est l'Opéra-Comique qui passe commande au compositeur d'un ouvrage lyrique inspiré de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek qui a écrit un texte sur la catastrophe nucléaire de Fukushima (mars 2011). L'opéra reprend à son compte la dénonciation d'un monde inféodé à la technologique énergétique, oubliant ce qui peut provoquer sa propre fin. L'humanité est fragile mais les citoyens et surtout les politiques s'emmurent dans un déni collectif : impossible d'envisager l'impensable : l'apocalypse. Sans vraiment prendre parti, pour ou contre le nucléaire (l'Allemagne elle a tranché), Manoury exploite le prétexte dramatique de l'idée de catastrophe. Le compositeur réalise aussi ce qui lui tient à coeur : réinventer la forme lyrique par un nouveau dispositif, libre, ouvert (en particulier aux formes théâtrales contemporaines), et qui peut en cours de représentation, toujours évoluer : en somme une forme inachevée et mouvante, a work in progress... 12 instrumentistes réalisent la musique électronique en temps réel, aux côtés de chanteurs et d'acteurs car la voix parlée comme le chant codifié sont présents, imbriqués, affrontés, confrontés... L'informatique permet au compositeur d'inventer des séquences au moment de la création et pour chaque représentation, alternant, complétant un schéma structurel qui lui est composé de tableaux qui eux ont été préalablement écrits et finalisés. Le déraison et la folie gouvernent le monde. Ici pas de personnages au sens d'incarnations fortes et de caractères

identifiables et expressifs, mais comme à son habitude, des climats, des sensations qui aiguillonnent notre conscience, paniquent notre discernement... Philippe Manoury nous alerte – même s’il ne se dit pas engagé : sa musique vivante, connectée, appelle à la prise de conscience, tout en développant une suite de lamentos poignant où il s’agit de recouvrer notre humanité ; celle véritable qui retrouve la voie d’une alliance harmonique avec la nature. Défi perdu d’avance. Et si Kein Licht (aucune lumière) était le chant ultime avant la catastrophe ?

KEIN LICHT de PHILIPPE MANOURY
Thinkspiel, création française

[Strasbourg, les 22, 23, 24 et 25 septembre 2017](#)

[Réservez](#)

[Paris, Opéra-Comique](#)

[Mercredi 18 octobre 2017, 20h](#)

[Réservez](#)

LES 10 ANS DE LA MORT DE LUCIANO PAVAROTTI



OPERA. 10ème anniversaire de la mort de Luciano PAVAROTTI (2007-2017). Le 6 septembre 2017 marque le 10è anniversaire de la mort de **LUCIANO PAVAROTTI**, le plus grand ténor italien du XXè : un monstre sacré que sa voix belcantiste, au timbre solaire a porté au sommet de la gloire, sachant pourtant toujours être généreux, simple, et surtout promoteur d'un chant lyrique en rien élitiste.

Luciano Pavarotti ténor verdien, donizettien, puccinien reste le chanteur d'opéra qui aura effacé les frontières entre lyrique et populaire, créant des concerts mixtes (classique et variétés, chant lyrique mêlé au rock et à la pop) au retentissement planétaire. Le 6 septembre 2007 s'éteignait le plus grand ténor du XXè, à la suite d'un cancer du pancréas...



SONY classical et **DECCA** fête celui qui reste 10 ans après sa mort, l'astre étincelant de l'opéra (avec MARIA CALLAS dont le 16 septembre 2017 marque le 40è anniversaire de la disparition). Legato de rêve, style nuancé en vrai belcantiste, timbre solaire, articulation

de l'italien somptueuse... Luciano Pavarotti avait tout. Certes le corps impressionnant du géant au mouchoir blanc en faisait un piètre acteur sur la scène, mais la voix incarnait totalement l'enjeu dramatique de chaque air.

SONY édite un triple coffret comprenant une sélection de rôles verdiens rares, le live du Concert Piazza Grande à Modène/Modena, enfin le fameux concert de Noël des 3 ténors (avec Placido Domingo et José Carreras) – de son côté, **Decca** voit triple aussi avec un best of, intitulé « le ténor du siècle », rien que cela, où 3 cd résume les enregistrements et rôles tenus par Luciano pour la marque lyrique d'Universal : florilège d'airs d'opéra et de chansons revisitées selon le goût éclectique du belcantiste stylé... [LIRE notre critique complète du coffret THE GREAT LUCIEN PAVAROTTI dans le mg cd dvd livres de classiquenews.](#)



Les 40 ans de la mort de Maria Callas, ce 16 septembre 2017 : temps forts des célébrations et divers événements



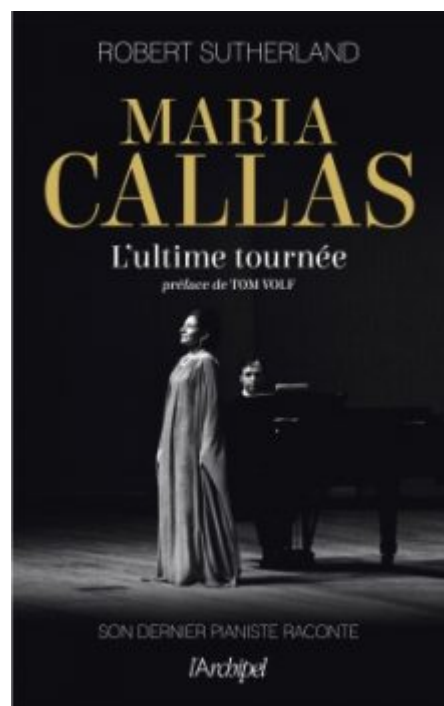
OPERA. Actualités Maria Callas. La rentrée 2017 marque les 40 ans de la mort de la soprano légendaire, Maria Callas, disparue à Paris le 16 septembre 1977. Réalisme du chant, bel cantiste affûtée et subtile actrice autant que fine chanteuse, Callas incarne la perfection, idéal équilibre entre jeu dramatique et performance technique. Avec

elle, la vie est art et vice versa ; d'ailleurs, sa carrière a fusionné avec sa propre vie intime, la femme et la diva n'étant que l'émanation d'une seule et même aspiration à vivre par passion et embrasement. Sa transformation physique en est à la fois la manifestation la plus emblématique, et aussi le sacrifice et le prix, lourds à assumer par la suite, dans la seconde partie de son existence. Callas donna tout à l'art. Jusqu'à la mort. Son essence était son chant, et la femme s'éteignit quand la diva ne pouvait plus chanter. Il y a la femme mondaine, icône d'une élégance rare, princesse et reine de la jet set (ses photos avec Grace Kelly sur le bateau d'Onassis...), capable de mettre de côté sa carrière et sa vocation de plus grande cantatrice lyrique. Puis, il y a l'artiste immensément doué, engagée comme personne, actrice, tragédienne née, dont la technique de bel cantiste, lui permettait de tout chanter, en particulier Bellini et Verdi. Entre ces deux facettes, une existence marquée par la solitude et le don absolu. 40 ans après sa disparition, témoignages et enregistrements, événements divers... perpétuent la fascination qu'exerce toujours le « cas Callas » : un absolu qui inspire toujours. **Voici nos coups de coeur :**

Expositions, rééditions discographiques, nouveaux livres ...
sont annoncés pour cette rentrée. **Temps forts de cette rentrée**
CALLAS 2017 :



LIVRE. MARIA CALLAS :
l'ultime tournée. Portrait de
Maria Callas, amoureuse et
artiste, déesse et victime en
son dernier récital, sujet d'une tournée
internationale, éprouvante, harassante
(1973-1974), soit 3 ans avant sa
disparition... De toutes les parutions
(nombreuses) annoncées pour cette
rentrée, un ouvrage a retenu notre
attention, tant il dévoile et révèle
l'artiste et la femme au travail et dans
un moment délicat, tendu de Marias et de
Callas : son ultime tournée, en récital
avec le ténor Giuseppe di Stefano (Peppo), partenaire familial
et de longue date, mais au moment de la série de concerts
programmés dans le monde entier, en Europe, USA, en Asie..., est
son amant. La femme amoureuse tolère des excès et des
comportements que l'artiste intransigente n'accepte guère.
Témoin des avatars de cette ultime tournée lyrique (1973-1974)
au terme de laquelle Maria Callas est exténuée, son pianiste,
complice et confident, Robert Sutherland. Le musicien raconte,
dévoile l'humanité d'une déesse, troublante et bouleversante
dans son intimité amoureuse. Un texte éloquent et poignant. A
lire absolument. [ROBERT SUTHERLAND : MARIA CALLAS, l'ultime
tournée \(éditions L'Archipel\)](#)



arte ARTE n'est pas en reste qui diffuse le fameux programme de 1964 où la diva pourtant dans la dernière partie de sa carrière incarne la chanteuse Floria Tosca avec une incandescence féline irrésistible : amoureuse éperdue, manipulatrice aussi, habitée par une détermination sans faille et l'ombre de la mort qui va aussi l'emporter. Avec Callas, le théâtre fusionne avec le chant et la musique : dirigée par Zeffirelli, Maria Callas chante la passion amoureuse de Tosca à Londres, au Royal opera House, Covent Garden en 1964. **Dimanche 10 septembre 2017 : à 18h30, documentaire sur la Tosca de Callas, puis à 1h20 : Acte II de cette production de Tosca historique à Londres.**



DECCA. Le double cd que tout le monde attend... C'est un vœu partagé par toute la Rédaction de classiquenews : souhaitons que **le fameux récital parisien de 1963**, annoncé en décembre 2016 puis reporté sans date, paraisse enfin au moment des 40 ans de la mort de Callas, pour cette rentrée 2017. Au programme : Rossini, Verdi, Bellini... sous la direction de Georges Prêtre (avec l'Orchestre philharmonique de la RTF, live remastérisé de juin 1963). Le double coffret comprend aussi une conversation avec Michel Glotz (mai 1963). [LIRE notre dépêche annonce du double cd MARIA CALLAS / Live remastered PARIS 1963](#)





CONCOURS BELLINI 2017 : L'HERITAGE DE CALLAS se dévoile à Vendôme... c'est à VENDÔME (41 – Campus des Assurances Monceau, 55 mn en TGC de Paris Montparnasse) que la nouvelle génération de jeunes chanteurs belcantistes se dévoilent lors du Concours annuel Vincenzo Bellini, le seul au monde à favoriser et diffuser ainsi l'excellence du chant belcantiste, le plus difficile au monde, celui de Callas... Qui seront les Norma, Lucia, ... de demain ? **RV les 3**

et 4 novembre 2017, grâce à l'initiative du maestro Marco Guidarini, et de Youra Nymoff-Simonetti, les cofondateurs du CONCOURS le plus captivant de l'heure... 12 lauréats, minutieusement sélectionnés se produiront devant le jury le plus exigeant et le plus connaisseur du Bel Canto. [Réservez dès maintenant vos places pour la finale du 4 novembre 2017.](#)

La Callas aurait certainement soutenu cet événement, compétition exceptionnelle qui prend le risque chaque année d'encourager et de distinguer les tempéraments vocaux les plus prometteurs dans l'art du belcanto préverdien, celui qui intéresse Rossini, Bellini, Donizetti...



Illustration : Maria Callas se cache ; qui est-elle réellement ? Maria ou Callas ? (DR / photo extraite du cahier photographique central du livre événement : [MARIA CALLAS, l'ultime récital](#) par Robert Sutherland (Editions L'Archipel)).

LIRE aussi notre dossier [MARIA CALLAS : les 10 rôles de MARIA CALLAS, ceux qui ont compté](#) : Norma, **Violetta, Lucia, Tosca, Leonora, Elisabeth de Valois, et même Lady Macbeth...**



**CD, compte rendu critique.
ELGAR : The Dream of
Gerontius / Le songe de
Gerontius: Andrew
Staples, Daniel Barenboim –
2016 – 1 cd DECCA**

CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius: Andrew Staples, Daniel Barenboim – 2016 – 1 cd DECCA. Né à Worcester, Edward Elgar (1857-1934), conquête récente de la musicologie moderne, doit à ses Variations Enigma, ses [deux symphonies](#), – également jouées par Barenboim et la Staatskapelle de



Berlin ([Symphonie n°1, 1908](#)), mais aussi ses deux concertos instrumentaux, pour violon et pour violoncelle, une stature désormais internationale, depuis sa résurrection au début du XXI^e. Nul doute que le cycle monographique que lui dédie Daniel Barenboim aujourd'hui, assure au compositeur britannique jugé rien que victorien donc majestueux et ampoulé, une nouvelle réputation : fin orchestrateur, architecte dramaturge, idéaliste et esthète, d'une exigence rare. Un tempérament aussi digne d'intérêt que Henry Purcell et Benjamin Britten.



Sur les traces impressionnantes pour le plus commun des auteurs, d'un Haendel, Elgar régénère le genre de l'oratorio, format populaire en Grande Bretagne et qui, réputé noble et ambitieux, nécessite une maîtrise exemplaire des masses : chorales, orchestrales, aux côtés des solistes. Ainsi son grand oratorio, The Dream of Gerontius (Le Songe de Gerontius) innove sur un sujet non biblique mais intensément spirituel. Son déroulement est celui d'un voyage dans l'au-delà, après la purgatoire. Pour l'an 1900, le festival de Birmingham, creuset du genre, lui commande un oratorio inédit. Le format de la partition, qui suit le poème du cardinal Newman, nécessite un temps de

préparation et de répétition pour les musiciens, qui au moment de la création à l'hôtel de ville de Birmingham, ne donnent pas tout le potentiel de l'oeuvre : la qualité de Gerontius, dénommée cantate sacrée par Elgar, se dévoilera après la création de 1900. Par exemple dès décembre 1901 à Dusseldorf sous la direction de Julius Butts, directeur du festival rhénan Niederrheinisches Musikfest, qui ne cache rien sa fascination pour l'oeuvre d'Elgar, et en traduit le livret en allemand pour assurer son adaptation en terres germaniques. Dusseldorf assoit le triomphe de Gerontius. Adulé, honoré, Elgar reçoit du festival de Birmingham, la commande des deux autres oratorios: The Apostles, en 1903, et The Kingdom, en 1906. Une troisième oeuvre The Last Judgement ne dépassera pas le stade d'ébauche.

Un Parsifal britannique

En deux parties, Le Songe de Gerontius imagine d'abord l'ici-bas (première partie), puis l'au-delà (seconde partie). Ainsi le ténor, héros central de l'épopée, perd son combat contre la mort ; puis entreprend le voyage dans l'au-delà, grâce à l'aide de l'ange (mezzo soprano). La basse requise, assure le personnage du prêtre (première partie) puis de l'ange de la mort (seconde partie). D'une curiosité symphonique, Elgar cite Mahler, Strauss et bien sûr, postromantisme oblige, surtout au passage du XXè, Richard Wagner. Celui de Parsifal surtout, entend et découvre en 1892 à Bayreuth.

La partie 2 s'émancipe du format arioso et récitatif avec orchestre, ample monologue accompagné où le chant très exposé du ténor exprime les inquiétudes et interrogations de l'âme errante, inquiète. Les éléments du discours comme les thèmes exprimés par le récitant acteur s'organisent de façon plus dramatique, comme une vaste scène d'opéra, où l'orchestre tisse l'étoffe d'un flux psychologique, suscitant peu à peu le climat d'une légende orchestrale et lyrique ; la voix du soliste, confrontée en situation avec le soprano ardent

(charnelle et maternelle, parfois trop vibré de Catherine Wyn-Rogers dans le rôle de l'ange) comme au chœur sardonique, voire glaçant, puis angélique et plus éthéré des choristes, laisse envisager une issue finale plus apaisée. Las, l'immense baryton Thomas Hampson n'est plus que l'ombre de lui-même (voix usée, sans timbre et trop peu épaisse).

Peu à peu les horizons célestes, promesse d'une éternité lumineuse et pacifiée se précisent, apportant le réconfort d'une âme en quête d'apaisement.

Daniel Barenboim, défenseur récent d'Elgar, dont il tend à faire l'égal sur le plan de la poétique orchestrale de Puccini et R. Strauss (ses contemporains et équivalents stylistiques), poursuit son étonnante exploration de l'orchestre elgarien, sachant gommer toute l'épaisseur et le grandiose pompeux d'un style souvent grandiloquent. Ses Symphonies 1 et 2, récemment réalisées avec l'Orchestre de Dresde ont souligné la sensibilité d'un chef inspiré, heureux d'alléger, de détailler (noblesse ciselée des bois et des vents) sans perdre la construction d'ensemble. On adhère. D'autant que les solistes surtout le ténor **Andrew Staples (Gerontius)** trouve une issue lumineuse et apaisée après des tourments vertigineux, parfois bavards mais dont le chef restitue l'éclat parsifalien. Et ici contrairement à Wagner et son poison insoluble, Gerontius à force de ténacité volontaire et d'autodétermination, vainc les accents sombres voire lugubre du fatum.

CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius (1900). Andrew Staples, Catherine Wyn-Rogers, Thomas Hampson. RIAS Kammerchor, Staatskapelle BERLIN. Daniel Barenboim, direction – 2016 – 1 cd DECCA 0 28948 31585

Approfondir :

En savoir plus sur
<http://www.clubdeutschegrammophon.com/songe-gerontius-delgar/#vWur0UmitlU5B0iP.99>